

La Passeuse des Aubrais.

*Une leçon d'Histoire au lycée Matisse
ou La lente action de la mémoire vive.*

27 janvier 1945 : une date forte : la libération du camp d'Auschwitz. Comme toutes les dates, elle court le risque d'être fossilisée sur les pages d'un livre d'Histoire. Une référence à apprendre pour répondre aux exigences scolaires.

Au lycée Matisse, l'Histoire prend des voies originales, et les cours sortent des sentiers battus. L'amphithéâtre était plein, ce jeudi 26 janvier ; des classes de première ont assisté à la projection d'un film riche et perturbant : ***La Passeuse des Aubrais.***

Ce documentaire est réalisé par Michael Prazan et sera projeté bientôt sur Arte. Mais une fois que le mot "documentaire" est posé, rien n'est dit, tout reste à faire, tant le document est dense, riche en ramifications, traversé par les nervures de l'Histoire comme par les veines d'un parcours personnel, aux limites de l'intime.

Michael Prazan a poussé son père au témoignage. Face à la caméra nous découvrons un homme tout en retenue, et en émotions. Par la parole prend forme la narration familiale, avec ses événements fondateurs. La Pologne, l'espoir que représente la France, l'installation à Paris entre (les noms propres ont aussi leur portée, leur magie) Voltaire et Charonne. En 1940, tout bascule. Se met en place une terrible périphrase : *l'Aryennisation des biens juifs*. Sous les détours du style naissent et se développent la haine, la confiscation des commerces, la privation du droit de vivre. Suivent les rafles, les camps. Et Le témoignage du père se fait toujours plus fort, alors même que la voix s'impose une douloureuse retenue. Le récit parfois se brise "*J'aurais bien aimé que ma mère ne soit pas juive et qu'elle reste en vie*". Mots terribles que ceux-là.

Les paroles sont ponctuées par des images qui prennent force de symbole. L'image du train notamment. Ils n'ont pas fini de hanter notre mémoire ces convois, ces rails qui tordus par le même Maelström conduisent tous à Auschwitz. Et la parole connaît de nouveau la fêlure, les deux enfants en fuite sont protégés par un jeune résistant... il sera fusillé : "*j'espère que ce n'est pas à cause de nous*".

Le documentaire dès lors accède, par ces données personnelles, à un point névralgique où le vécu des juifs traqués, raflés, déportés et gazés révèle les ravages directs comme les ondes de choc qui sont perçues dans les profondeurs de chacun.

On découvre ainsi, une fois la guerre finie, ces vibrations qui n'en finissent pas de traverser l'intimité : *Peuvent-ils être comme les autres ces enfants qui ont vu partir leur père et leur mère et qui dessinent encore et toujours des scènes d'horreur?*". Sur un livre d'histoire, 1945 marque la fin de la guerre. Dans de tels témoignages on perçoit à quel point les ravages continuent de raviner les vies, celle des survivants, comme celle des enfants.

Mais la richesse du film de Michael Prazan va encore au-delà. Son père et sa tante ont été sauvés par une Madame Leopold. L'enquête bascule. Le père est persuadé qu'elle travaillait pour la Gestapo et qu'elle a été prise, en ce qui les concerne, d'un mouvement de pitié.

Se met alors en place un travail de documentaliste qui vient doubler la recherche du mémorialiste.

Michael Prazan veut savoir qui est cette dame “à qui il doit d’être au monde”. Il fouille les archives, collationne les documents et rencontre la dame en question. Le doute est un nouveau poison. Il ne peut adhérer spontanément à ses propos. Il ne peut ressentir de sympathie envers celle qui a sauvé son père. Qui est cette passeuse des Aubrais ? La zone qu’elle occupe est faite de lumière : cent kilomètres parcourus avec les enfants pour atteindre la zone non-occupée.

Mais une connaissance plus que douteuse porte l’ombre : un certain Lussac, collaborateur actif et livreur de juifs, fusillé à la Libération.

Mais elle a été aussi envoyée en camp de concentration, le numéro de matricule inscrit sur son bras de façon indélébile en témoigne.

L’intérêt d’un tel document est de marier en permanence l’émotion et la réflexion. La période a été atroce, et dans la vie des gens qui l’ont vécue se mêlent les rayons et les ombres.

S’enclenche alors une réflexion sur l’Histoire et sur nous-mêmes. Michael Prazan fait part d’ailleurs de son désir d’arrêter de creuser le sujet. On peut laisser son intégrité mentale dans une telle quête, si intense et tellement privée de repères rassurants.

Et la “leçon” a été particulièrement bien suivie par cet amphithéâtre de lycéens et de lycéennes.

Quand on entre dans l’enceinte on découvre certes une jeunesse quelque peu bruyante et tumultueuse.

Mais quand le film commence, il y a la jeunesse avec son attention.

Quand le film se déroule, il y a la jeunesse et sa capacité d’émotion.

Quand le débat se met en place, il y a la jeunesse, son intelligence et la pertinence de ses questions.

Avoir un tel enseignement est une chance, il faut donc remercier M. Anthony Thiberguen, professeur d’Histoire, spécialisé en section d’Italien, de prendre de tels paris et de les tenir de la meilleure façon.

Et il va sans dire que rien ne serait concevable sans le soutien de l’équipe administrative du lycée Matisse et sans l’appui de M. Manzano, Proviseur.

Quand toutes les bonnes volontés convergent de la sorte, c’est l’intelligence qui triomphe. Et l’Education Nationale joue alors pleinement son rôle de formation, d’hommes et de femmes, de citoyens.

Pour Vence-Info.Mag
Yves Ughes.